

GIDE ET LA REVUE ADAM

par

Miron GRINDEA

Quelque peu nombreux et, pourrait-on dire, "accidentés", qu'aient été les contacts directs entre *Adam* et Gide, il faudrait peut-être néanmoins les ajouter en note au fonds inépuisable des *Gideana*.. Ne vivons-nous pas tous, après tout, dans l'espoir qu'avant la fin de ce siècle paraîtra la biographie définitive et tant attendue de Gide ? "*Peut-être un jour*", comme l'a écrit Jean Lambert, "*quelque biographe idéal et patient... quand tout ce qu'on pouvait dire sera dit, mais nous sommes encore loin de ce jour*".

En 1948, Gide m'autorisa à publier dans *Adam*, en face du texte français, des traductions anglaises de son *Antonin Artaud* (*Adam*, n°182, 1948, trad. Barabara BENTLEY) et la version définitive de sa "Lettre-préface à *Hamlet*" (*Adam*, n°186, 1948, trad. Kathleen NBOTT). Toutefois, la raison principale pour laquelle je tenais tant à faire sa rencontre était qu'il avait en grande partie puisé dans la musique l'inspiration de sa vie et de son œuvre. J'essayais de légitimer mon désir en me persuadant que je partageais avec le maître une prédilection, voire une passion, pour une œuvre ou un compositeur particuliers. Je décidai donc que sa visite à Oxford, au mois de mai 1947, à l'occasion de la remise de son doctorat *honoris causa*, offrirait une excellente opportunité, pour brève qu'elle fût, de lui parler. Avec quelle vigilance et, dans une certaine mesure, quel succès, Dorothy Bussy tenta de monopolier Gide lors de ce séjour, c'est ce qu'en termes mémorables Jean Lambert a déjà décrit, évoquant, en outre, la façon dont lui et sa femme Catherine furent tenus à l'écart dans les jours qui précédèrent la cérémonie. Mais c'est que, dans cette très typique histoire de femmes, une autre éminence grise joua aussi pour son propre compte. Ayant lutté comme une tigresse pour vaincre le conformisme rigide de la communauté universitaire la plus

orthodoxe d'Angleterre, et réussit à faire accepter la candidature de Gide, Enid Starkie — maîtresse ès-persuasions, s'il en fut — démontra qu'elle aussi savait faire jouer ses droits de propriété. J'en fis moi-même l'expérience directe. Je me félicitai d'avoir convaincu une de mes vieilles connaissances, Norman Miller, photographe de l'*Oxford Mail*, d'abandonner, une fois terminée la cérémonie du Sheldonian, le match de football de la ville pour immortaliser l'événement historique qui avait lieu le même après-midi. Sortant de la rotonde, vêtu d'une impressionnante toge, Gide ne cessait de lancer à la foule enthousiaste des "Ça y est !" et des "Ça va ?" avant de s'arrêter un instant, en admiration narcissique, devant la vitrine de la célèbre librairie Blackwell où étaient exposées ses œuvres. Me joindre au cortège me donnerait peut-être l'occasion d'échanger quelques paroles avec Gide, du moins le pensais-je. C'était sous-estimer le cerbère féroce qu'était Enid Starkie. Implacable, elle me barra le chemin. Bien des années plus tard, lors d'une cérémonie de commémoration organisée par Adam, Dr Starkie, fidèle à elle-même, se plut à rappeler, avec une satisfaction amusée, comment elle avait réussi à m'empêcher de parler à mon idole.

Il se produisit cependant un revers de fortune que même la redoutable Dr Starkie ne put conjurer. André Gide fut tout bonnement enchanté des photographies prises par Norman Miller. Tout d'abord dans une lettre dictée à sa secrétaire Yvonne Davet, en juin 1948, il fit remarquer que les clichés que je lui avais fait parvenir ne montraient sa robe de cérémonie que jusqu'aux genoux et s'enquêrit si je pouvais lui envoyer des portraits en pied. Il avait hâte de les obtenir, car, dans une lettre datée du 5 juillet, il écrivit : "*Je pensais attendre votre venue à Paris pour vous remercier. Dans le cas où je ne serais plus à Paris, puis-je vous prier de remettre à Mme Davet les photos promises et très impatientement attendues, dont je vous remercie à l'avance*", et il ajoutait : "*Mieux vous écrire aussitôt l'intérêt que je prends à votre revue et vous féliciter de l'excellent choix qu'Adam a su, grâce à vous, réunir*". Dans une lettre ultérieure, datée du 7 novembre 1949, il mentionna de nouveau qu'il lisait Adam "*avec l'intérêt le plus vif*". Vers la même époque, il m'offrit en cadeau une des photographies ainsi dédicacées : "*Pour Miron Grindea j'inscris volontiers mon nom sur cette excellente photographie en souvenir d'Oxford et bien cordialement. André Gide*" (Adam, n°300, 1949). Depuis lors, ces images oxfordiennes sont devenues les portraits de

Gide les plus fréquemment reproduits, ceux que, de son vivant, il préférerait. Toujours est-il qu'ils me valurent une nouvelle invitation à passer prendre le thé rue Vaneau.

J'ai déjà confessé, dans un numéro d'*Adam* (n°337, 1970), l'impardonnable bévue que j'avais commise de me présenter à son appartement parisien accompagné d'une jeune pianiste qui, comme lui, avait étudié et joué les *Variations sur un thème de Rameau* de Paul Dukas si rarement entendues et qui souhaitait vivement de comparer quelques notes avec le Maître. Sans doute était-ce imprudence de ma part de ne m'y être pas rendu seul, comme probablement il s'y attendait. La présence d'une Eve blonde le contraria-t-il ? Qui le saura ? Le fait est que la visite tant attendue fut sérieusement abrégée... *sans thé et sans musique*.

À défaut de véritables contacts personnels *Adam* publia (n°175, 1947) un article commandé spécialement à feu Denis Saurat que Gide approuva chaleureusement. Étant donné la date à laquelle il fut rédigé, au mois d'octobre 1947, il présente sans doute, pour les lecteurs du *BAAG*, une valeur de document.

Saurat commence par citer ce qu'il avait écrit dans son *Histoire de la littérature française* publiée à Londres en 1946. Il décrivait Gide "en tant que styliste comme le plus grand écrivain de notre temps. La simplicité, la tranquillité, la force calme de son français le mettent au plus haut rang". Tout en notant que "son style n'est pas du tout en harmonie avec ses idées", Saurat souligne que "ce bon ouvrier règne maintenant seul dans son domaine propre et met toutes sortes de sentiments — bons ou mauvais, que lui importe ? — dans une forme française parfaite du vingtième siècle. C'est peut-être là tout ce qui importe pour nous au fond. Cette perfection de la prose française, il est très important de la maintenir. C'est qu'il n'y en a pas d'autre de vivante dans le monde entier aujourd'hui. Aucune littérature autre que la française ne peut montrer trois cents ans d'excellence dans une même tradition de prose. Ici, pour calmer nos jumeaux littéraires, les Anglais, j'ajoute toujours qu'ils ont fait pour la poésie ce que nous avons fait pour la prose. Cela devrait contenter tout le monde". Saurat observe encore que "de ce point de vue spécial et important, le grand maître aujourd'hui est Gide. Proust, ce grand écrivain, écrit mal très souvent; et quel fouillis ! Gide, qui est un fouillis d'idées, est une claire rivière de style. Valéry, grand prosateur autant que grand poète, a tout de même quelque chose de compassé et de

trop dur, alors que Gide est simple et flexible toujours. Duhamel, grand prosateur aussi, laisse son sujet et sa personnalité dominer sa prose. Gide a une style qui n'a rien à voir avec sa personnalité ou son sujet, et qui les domine et les modèle". Inévitablement Saurat affirme, en conclusion, que tandis que les Suédois ont bien choisi sur le plan international "*il est pertinent d'espérer qu'avant qu'il ne soit trop tard, l'Académie française fera une offre à Gide*". Ce qu'il ne pouvait savoir à l'époque c'était la manière dont Gide avait joué à cache-cache avec la "grande dame".

Traduit de l'anglais par David STEEL.